

La Gazette littéraire (1778-1779) : notre première oeuvre de fiction?

Pierre Hébert et Jacques Cotnam

Volume 20, numéro 2 (59), hiver 1995

Archéologie du littéraire au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201164ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201164ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, P. & Cotnam, J. (1995). La *Gazette littéraire* (1778-1779) : notre première oeuvre de fiction? *Voix et Images*, 20(2), 294–313.

<https://doi.org/10.7202/201164ar>

Résumé de l'article

Résumé

La Gazette littéraire, fondée par Fleury Mesplet et Valentin Jautard en 1778, ne dura qu'une année; au mois de juin 1779, l'emprisonnement de l'imprimeur et du rédacteur interrompit leur oeuvre de diffusion des Lumières. Cependant, la critique reconnaît l'importance de ce journal, où se serait exprimée une vie intellectuelle intense sur des sujets aussi variés que la littérature, la critique, les beaux-arts, etc. Or, dans cet article, les auteurs démontrent que, plutôt que d'être le lieu d'expression de l'intelligence canadienne de l'époque, la Gazette littéraire est le produit, pour l'essentiel, de Mesplet et de Jautard eux-mêmes. Ceux-ci, sous le couvert de nombreux pseudonymes, manipulent un dialogue qui permet d'orienter à leur gré le contenu du journal. En dévoilant ce subterfuge, l'étude conclut que la Gazette littéraire, du point de vue de son enunciation, ressortit à la fiction, et qu'elle doit être considérée sous ce nouvel éclairage dans l'histoire du Québec.

La Gazette littéraire (1778-1779) : notre première œuvre de fiction ?

Pierre Hébert, Université de Sherbrooke,
Jacques Cotnam, Université York

La Gazette littéraire, fondée par Fleury Mesplet et Valentin Jautard en 1778, ne dura qu'une année: au mois de juin 1779, l'emprisonnement de l'imprimeur et du rédacteur interrompit leur œuvre de diffusion des Lumières. Cependant, la critique reconnaît l'importance de ce journal, où se serait exprimée une vie intellectuelle intense sur des sujets aussi variés que la littérature, la critique, les beaux-arts, etc. Or, dans cet article, les auteurs démontrent que, plutôt que d'être le lieu d'expression de l'intelligence canadienne de l'époque, la Gazette littéraire est le produit, pour l'essentiel, de Mesplet et de Jautard eux-mêmes. Ceux-ci, sous le couvert de nombreux pseudonymes, manipulent un dialogue qui permet d'orienter à leur gré le contenu du journal. En dévoilant ce subterfuge, l'étude conclut que la Gazette littéraire, du point de vue de son énonciation, ressortit à la fiction, et qu'elle doit être considérée sous ce nouvel éclairage dans l'histoire du Québec.

Quand faut-il situer l'origine de la littérature québécoise¹? Il s'en trouvera certains pour avancer que l'héritage littéraire que nous a légué la Nouvelle-France, si modeste soit-il, nous appartient en propre et qu'il convient dès lors d'y situer le début de la littérature québécoise; d'autres seront plutôt d'avis que la parution, en 1830, des *Épîtres, satires, chansons, épigrammes et autres pièces de vers* de Michel Bibaud, premier ouvrage littéraire sous forme de livre issu d'une plume canadienne et publié au Canada, en marque le début véritable; d'autres enfin, faisant valoir que ce n'est que vers le milieu du XIX^e siècle que s'imposent quelques œuvres littéraires dont la qualité mérite

1. Nous utilisons le mot «québécois» par commodité, sachant bien que cette littérature fut d'abord canadienne, puis canadienne-française quant à son appellation.

l'attention, repousseront sa naissance à cette époque. Notre propos n'est pas de débattre ici cette question. Nous avançons cependant que l'instauration d'un circuit de production et de réception des écrits signale le début effectif d'une littérature, au moment où les relais sociaux permettent aux auteurs d'inscrire leurs textes dans une chaîne de communication. C'est à partir de cette hypothèse que nous retenons la date de l'apparition de la première imprimerie au Québec, celle de William Brown et de Thomas Gilmore, en 1764, comme celle du début de la littérature québécoise. La parution du premier journal à sortir de cette imprimerie, *The Quebec Gazette/La Gazette de Québec*, le 21 juin 1764, sert non seulement à relayer un discours littéraire en provenance de l'étranger, mais permet également à un certain nombre d'auteurs anonymes du pays de publier leurs poèmes, aux libraires d'offrir leurs services et aux rares troupes de théâtre d'annoncer leurs représentations.

Cette date de naissance, tout comme le rôle initial de *La Gazette de Québec*, est plus symbolique que réelle, toutefois. Organe officiel du gouvernement colonial, ce journal donne préséance aux nouvelles internationales, aux annonces et avis officiels pour ne réserver finalement qu'une portion congrue à la littérature et reléguer généralement en quatrième page, dans une section intitulée «Poet's Corner», la production locale, le plus souvent en langue anglaise.

Telle est la situation au moment où Fleury Mesplet fonde, le 3 juin 1778, la *Gazette du Commerce et Littéraire, Pour la ville & district de Montréal*, qu'il anime avec Valentin Jautard, son principal rédacteur. Suite à la critique d'un de ses lecteurs², Mesplet change le titre de son journal et le nomme, à partir du 2 septembre 1778, *Gazette littéraire, Pour la ville & district de Montréal*. L'emprisonnement de l'imprimeur et de son rédacteur, accusés d'avoir critiqué les représentants du gouvernement, met fin à la publication de la *Gazette littéraire*, dont le dernier numéro paraît le 2 juin 1779³.

2. *Le Curieux bonnête, «À l'imprimeur», Gazette du commerce et littéraire, Pour la Ville & District de Montréal*, 8 juillet 1778, p. 22. Nous référerons désormais à ce journal sous le titre de *Gazette littéraire*.
3. Sans revenir sur les biographies de Mesplet et de Jautard, rappelons seulement que, d'origine française, Fleury Mesplet s'installe à Philadelphie en 1774, après un court séjour à Londres, et qu'il s'établit au Québec en 1776, année où il rencontre son compatriote Valentin Jautard. Ce dernier est arrivé dans la colonie en 1767. Pour plus de renseignements sur la vie des deux hommes, voir Robert Wallace McLachlan, «Fleury Mesplet, the First Printer at Montreal», *Mémoires de la Société royale du Canada*, 2^e série, vol. XII, 1906, section II, p. 197-309; R. W. McLachlan, «Some Unpublished Documents Relating to Fleury Mesplet», *Mémoires de la*

Comment décrire, à qui ne l'aurait jamais consultée, l'intensité de la *Gazette littéraire*? Qu'il nous suffise d'observer que, contrairement à son concurrent de Québec, le journal de Montréal consacre plus de la moitié de ses pages au contenu littéraire, à savoir plus précisément «29,89 pour cent de critique littéraire et 25,22 pour cent de textes littéraires et encyclopédiques⁴». Durant sa carrière éphémère, la *Gazette littéraire*, que Séraphin Marion considère comme le «berceau de la critique littéraire⁵» au Canada, a accueilli 401 textes occupant un total de 207 pages. Se voulant l'organe des Lumières, elle se distingue par son penchant manifeste pour la discussion d'idées, ainsi qu'en témoignent tant les débats qu'elle publie sur l'éducation et l'utilité des sciences, ses prises de position en faveur de l'ouverture d'une bibliothèque et d'une académie à Montréal, que les pages qu'elle consacre à Voltaire et à d'autres sujets souvent épineux. Loin de reculer devant la polémique, elle la provoque volontiers, l'attise et la nourrit en publiant d'une semaine à l'autre les répliques vives et les réparties cinglantes que s'échangent des correspondants qui se cachent derrière un pseudonyme.

La *Gazette littéraire* se révèle donc à première vue comme un lieu de dialogue incessant, qui a eu tôt fait de générer un réseau d'échange entre de nombreux correspondants, ainsi que le laissent facilement supposer les 207 articles, signés de 84 pseudonymes différents, que nous avons retenus et étudiés⁶. Ces chiffres sont d'autant plus impressionnants que *La Gazette de Québec*, qui existait depuis quatorze ans, avait alors peine à obtenir une collaboration occasionnelle de la part de la population instruite de la colonie, de la population francophone tout particulièrement. Comment expliquer cette ferveur subite?

La critique, qui reconnaît d'emblée Fleury Mesplet sous le pseudonyme de *L'Imprimeur* et Valentin Jautard derrière ceux du *Spectateur tranquille*, *L'Homme* et *Le Tranquille*, ne semble guère s'être interrogée sur l'identité des autres correspondants, qu'elle considère apparemment comme autant de personnes réelles, contemporaines de

Société royale du Canada, 3^e série, vol. XIV, 1920, section II, p. 85-95; Jean-Paul de Lagrave, *Fleury Mesplet (1734-1794). Diffuseur des Lumières au Québec*, Montréal, Patenaude éditeur, [1985]; Jean-Paul de Lagrave et Jacques G. Ruelland, *Premier journaliste de langue française au Canada. Valentin Jautard, 1736-1787*, préface de Jean-Louis Gagnon, [Sainte-Foy], Le Griffon d'argile, [1989].

4. Jean-Paul de Lagrave, *op. cit.*, p. 99.

5. Séraphin Marion, *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, Ottawa/Hull, Éditions de l'Université d'Ottawa/ Les Éditions «l'éclair», 2^e édition, 1953, vol. II, p. 127.

6. Nous n'avons retenu ici que les textes pouvant être classés dans l'une des catégories suivantes : presse, langue, littérature, éducation et beaux-arts.

Mesplet. Tel n'est pas le cas à notre avis. Nous inclinons plutôt à penser que le réseau de correspondants de la *Gazette littéraire* est en réalité constitué d'un nombre réduit de personnes et que Fleury Mesplet, mais surtout Valentin Jautard, assument la paternité d'une quantité considérable d'articles publiés dans le journal sous divers pseudonymes, au point de s'écrire à eux-mêmes parfois pour avoir ensuite le plaisir de se répondre. Ce stratagème, qui est loin d'être original dans l'histoire de la presse française du XVIII^e siècle, permet à Mesplet de créer l'illusion d'un débat pour mieux assurer la diffusion de ses idées et d'apaiser au besoin les détracteurs du journal en leur présentant, dans un texte, des opinions qui leur paraîtront orthodoxes, quitte ensuite à contredire ces dernières sous le couvert d'une réplique ou d'une mise au point provenant d'un autre correspondant anonyme. Bref, le réseau de correspondants que nous révèle la *Gazette littéraire* cache un subterfuge, pour ne pas dire une supercherie, qu'alimentent en majeure partie les interventions de l'imprimeur et de son rédacteur qui entretiennent un échange fictif de lettres.

Ère du soupçon, odeur de fiction

Dans son ouvrage sur Fleury Mesplet, Jean-Paul de Lagrave observe avec raison que si ce dernier voulait diffuser la philosophie des Lumières, il lui fallait le faire sans inquiéter ses adversaires, le clergé tout particulièrement. De quelle façon? De l'avis de son biographe, Mesplet aurait suivi un plan prévoyant quatre étapes :

Dans un premier temps, la *Gazette littéraire* prit partie contre Voltaire et les Philosophes en général. Ces écrits provoquèrent des réactions favorables (deuxième étape) et défavorables (troisième étape). La dernière phase consistait à faire appel à la raison et à la tolérance, et à dénoncer la bêtise et les abus⁷.

Soit! Mais comment une telle concertation a-t-elle été possible? Comment Mesplet a-t-il pu littéralement orienter les écrits qui lui sont parvenus? Sans relever les modalités de cette stratégie, qui nous échappent pour l'instant, notons avec de Lagrave que dans 14 numéros de la *Gazette littéraire* «la première page est antiphilosophique et des réfutations se trouvent à l'intérieur du journal, comme si la première page était écrite uniquement pour le clergé⁸». Comme si, en effet, la facture de chaque numéro cachait une machination subtile. Comment, cependant, une telle machination eût-elle été possible avec

7. Jean-Paul de Lagrave, *op. cit.*, p. 106

8. *Ibid.*

des articles qui aléatoirement fussent provenus de tous horizons philosophiques? Il aurait pour le moins fallu que Mesplet reçût, chaque semaine, suffisamment de textes pour donner à 14 numéros consécutifs la structure dialectique que décrit de Lagrave. Voilà qui, dans la conjoncture de l'époque, nous apparaît invraisemblable. La seule explication possible, à nos yeux, est que Mesplet et Jautard surtout aient eux-mêmes écrit la plupart de ces textes, hypothèse que de Lagrave semble pourtant écarter sous prétexte qu'«il y a une variété de styles dans la *Gazette littéraire*⁹». Cette variété de styles, pas plus que la variété des pseudonymes, ne doit faire écran à la ruse littéraire des deux animateurs de la *Gazette littéraire*, formés l'un et l'autre à l'école des grands modèles qu'on leur avait appris à imiter.

Du reste, ce soupçon quant à l'authenticité des lettres que publie le journal est évoqué dans celui-ci, notamment dans la lettre de *L'Étranger compatissant* adressée à *L'Anonyme*:

Je commencerai par cet écrit intitulé, au prétendu *Canadien curieux*¹⁰: il paroît que vous douteriez que les Productions signées *Le Canadien curieux* sont de tout autre, et moi paisible Observateur, je sais parfaitement que c'est un jeune Canadien de Québec qui écrit sous ce titre. Vous le confondez avec un autre. Je crois qu'aucun des deux ne sera offensé de ce mélange, & je pense que *Le Canadien curieux* seroit flatté d'être *Le Spectateur tranquille*, & que *Le Spectateur tranquille* ne refuserait pas d'être *Le Canadien curieux*.

L'Étranger compatissant suggère que tout est dans tout, les identités pouvant devenir aisément interchangeables. Lui-même, «paisible observateur», n'est-il pas aussi celui qui signe justement *L'Observateur*? Et cet *Étranger compatissant-Observateur* ne pourrait-il pas également être l'imprimeur, car il en sait beaucoup sur l'identité du *Canadien curieux*, qui est effectivement «un jeune Canadien de Québec¹¹». Les articles de *L'Observateur* (six au total) l'apparentent du reste à l'imprimeur. Comment aurait-il pu autrement écrire à un certain M. S.: «Je vous promets que vos Productions seront bien reçues; je vous garantis de toute critique ou du moins de toute critique outrée¹²»? C'est bien là le discours, la promesse d'un imprimeur.

Le 17 février 1779, sous le pseudonyme de *L'Imprimeur*, Mesplet écrit à *L'Ami du Canadien curieux* une lettre qui atteste la difficulté de

9. *Ibid.*, p. 104.

10. *L'Anonyme*, «Au Canadien curieux», *Gazette littéraire*, 9 décembre 1778, p. 103-104.

11. Il s'agirait d'un fils de Claude Panet, selon le père Montgolfier qui écrit à M^{rs} Briand, le 6 janvier 1779, pour se plaindre de la *Gazette littéraire*.

12. *Gazette littéraire*, 30 décembre 1778, p. 116.

savoir qui est qui dans la *Gazette littéraire*. Ses propos sont de nature à embrouiller les pistes plus qu'à les éclairer. À *L'Ami du Canadien curieux* qui, manifestement, lui a adressé une lettre personnelle pour le sommer de révéler l'identité de certains signataires, Mesplet répond :

Ne croyez pas que je donne aisément dans le faux ; je vous observe tous, & je sçais quoi penser : peut-être pense-je pas juste, mais qu'importe telle est mon idée. Vous qui vous dites seulement *L'Ami du Canadien curieux*, ne seriez-vous pas l'un & l'autre ; je pourrois me tromper. Vous croyez que *Le Spectateur tranquille* est sous différents noms dans le Papier périodique, vous errez ; le logogriphe *Asperge*¹³ n'est point de lui, & la découverte signée *Le Discret*¹⁴ est de moi. Vous voyez que je ne vous cele rien. [...]

Vous avez tort de vous inquiéter de l'existence & de la réalité de l'Académie de Montréal, ceci doit vous importer peu¹⁵.

Ainsi, Mesplet soupçonne *L'Ami du Canadien curieux* d'être *Le Canadien curieux* lui-même, mais il feint d'ignorer les divers pseudonymes de son rédacteur. Il en profite pour révéler l'un de ses propres pseudonymes, tout en semant le doute sur la réalité de l'Académie de Montréal. Prenant la plume à son tour pour répondre à *L'Ami du Canadien curieux*, *Le Spectateur tranquille* laisse lui aussi planer un doute : « Il paroît que l'on m'attribue tout, bon & mauvais qui paroît dans la Feuille ; cependant je n'y ai que la moindre part¹⁶. » *Le Spectateur tranquille*, soit dit en passant, paraît bien informé des différentes identités de son patron, ce qui lui permet d'annoncer à *L'Émule des Sciences réformé* que le *Vrai Ami du Vrai* est sur le point de l'accabler d'une réponse, « si toutefois il daigne répondre », ce que le *Vrai Ami du Vrai* ne manque pas de faire dans la même livraison du journal¹⁷. La véritable stratégie de la *Gazette littéraire* s'explique d'autant mieux et son efficacité est d'autant plus grande si son exécution n'implique que quelques signataires.

Si la fiction est une des composantes nécessaires pour caractériser l'œuvre littéraire, alors le journal de Mesplet est littéraire sous deux rapports : d'une part, parce qu'il prétend traiter d'un contenu littéraire, et d'autre part, ce qui est nouveau, parce que, s'inscrivant dans le « régime de la fiction », il présente une *mise en scène*, une mise en discours, sous forme de dialogues fictifs et différés entre plusieurs

13. Publié dans la *Gazette littéraire* du 9 décembre 1778, p. 106.

14. *Ibid.*, 20 janvier 1779, p. 11.

15. *Ibid.*, 17 février 1779, p. 25.

16. *Ibid.*, 24 février 1779, p. 30.

17. *Ibid.*, 15 juillet 1778, p. 27.

interlocuteurs, eux-mêmes souvent tout aussi fictifs dans la représentation qu'ils se font d'eux-mêmes. Un cas, parmi plusieurs autres, éclaire cette allégation que nous estimons fondamentale.

Le Sincère moderne commence un article de la façon suivante : « Dans un Cabinet où je me trouvais l'autre jour par hasard, sans que personne pût s'en douter, j'entendis la conversation suivante, entre le Sr. S. P. T. & V. J., que je vous envoie telle que je puis m'en rappeler¹⁸. » Comme scénario fictif, on ne peut imaginer mieux, puisque S. P. T., *Le Spectateur tranquille*, et V. J., Valentin Jautard, sont le même homme. Il est donc évident que la scène évoquée ne peut-être que fictive et on peut facilement imaginer que c'est Jautard lui-même qui se cache derrière le pseudonyme du *Sincère moderne*.

Les références explicites à deux ouvrages de Gabriel Guéret, *Le Parnasse réformé* (1668) et *La Guerre des auteurs anciens et modernes* (1671), font écho au mode fictionnel dominant mis à contribution par Mesplet et Jautard. Guéret utilise en effet le procédé de la fiction d'une vision en songe pour donner la parole aux auteurs anciens et modernes. C'est *Bon Jour*, qui cite tout d'abord Guéret, le 2 septembre 1778, puis ensuite *Le Plaisant*, qui ne manque pas de noter : « Oh ! que je serois content si j'étois témoin d'une guerre d'Auteurs aussi agréable pour *Le Spectateur*, que celle chantée par Guéret¹⁹. » Usant du pseudonyme de *L'Ingénu*, Jautard parlera lui aussi d'une « guerre littéraire », le 3 mars 1779 ; trois semaines plus tard, ce sera au tour de *J'entre en lice moi* (nous verrons plus loin qu'il s'agit d'un autre pseudonyme de Jautard) de faire allusion à Guéret : « Il est un temps où tous les ennemis doivent cesser de l'être. Il est des ennemis en tout genre, la littérature en fournit beaucoup, & pour preuve je vous offre la Guerre des Auteurs, par Guéret. ». Ces marques d'intertextualité titrologique, tout comme le thème réitéré d'une « guerre littéraire », évoquent à tout le moins la possibilité d'un journal fictif à peu de voix. Le jeu des pseudonymes nous paraît significatif à cet égard.

« Qu'y a-t-il dans un nom²⁰ ? »

Il est évident à la lecture de la *Gazette littéraire* que les correspondants utilisent plus d'un pseudonyme. En nous en tenant à quelques cas types, voyons comment, de pseudonyme en pseudonyme, la *Gazette littéraire* permet au même auteur de s'interpeller. Commen-

18. *Ibid.*, 26 mai 1779, p. 84.

19. *Ibid.*, 27 janvier 1779, p. 13.

20. William Shakespeare, *Roméo et Juliette*, acte II, scène II.

çons par celui qui signe *Adieu* et qui s'adresse à *Moi Un* pour dissenter en faveur de l'instruction²¹.

Il est savant, cet *Adieu*. Il connaît Ovide, Horace et Rousseau, mais surtout il dit avoir parcouru le *Traité des bénéfiques* de Fra Paolo Sarpi. Le 5 août 1778, *Adieu* nous éclaire quant à son identité, lorsqu'il signe «*Adieu*. Ou pour dire vrai *Le Spectateur tranquille*». La mention du livre de Fra Paolo Sarpi constitue un indice important, qui nous permet de rapprocher aussi *Adieu* de *L'Homme*. Dans un article du 9 septembre 1778, celui-ci écrit, en parlant du même ouvrage: «Si j'étois assez fortuné, je voudrais en faire imprimer deux ou trois cents exemplaires». Or, qui est *L'Homme*? La dernière livraison de la *Gazette littéraire*, celle du 2 juin 1779, dans laquelle *Le Spectateur tranquille* affirme: «j'ai voulu faire imprimer le *Traité des Bénéfiques* de Frapaolo, j'en conviens [...]» nous apporte la réponse prévue. Ainsi donc Valentin Jautard = *Le Spectateur tranquille* = *Adieu* = *L'Homme*.

Simple en apparence, cette équation demeure toutefois complexe dans le tissu discursif du journal.

À *Adieu*, disparu de la *Gazette littéraire*, succède un nouveau correspondant: *Adieu jusqu'au revoir*. Qui est-il? Notons d'abord que ce dernier écrit à l'imprimeur à propos de *J'entre en lice moi* pour lui demander de lui révéler l'identité de celui-ci qui lui «paroît bien fanfaron [...]»; tous les Auteurs, suivant lui, ne savent ce qu'ils disent, il ne les craint pas, il les méprise même; sçavez-vous que c'est un peu hardi²², si l'on y prend garde il s'emparera tout de bon du Papier littéraire, & vous userez de vos caractères pour l'imprimer tout-seul²³. *L'Imprimeur* répond à *Adieu jusqu'au revoir* que *J'entre en lice moi* est son «meilleur ami» et l'invite «à ce trait» à tâcher de le deviner²⁴. Il est facile d'en conclure que *J'entre en lice moi* est l'un des pseudonymes de Jautard. Là ne s'arrête pas l'imbroglio, cependant.

La semaine suivante, *Adieu jusqu'au revoir* rapplique: «Vous ne me connoissez pas sous ma signature empruntée, aussi vous dis-je

21. *Gazette littéraire*, 8 juillet 1778, p. 23-24.

22. Notons en passant que *Le Hardi* sera un autre pseudonyme utilisé vraisemblablement par Jautard. *Je veux entrer en lice moi*, dont on verra qu'il s'agit du *Spectateur tranquille*, dit que ce dernier a cité le vers de Virgile: «Frigidus o pueri! fugite hinc, latet anguis in herba» (*ibid.*, 13 janvier 1779, p. 5). Or, c'est *Le Hardi* et non *Le Spectateur tranquille* qui avait fait cette citation, le 2 septembre 1778. Cette erreur laisse supposer que *Le Hardi* et *Le Spectateur tranquille* sont la même personne.

23. *Gazette littéraire*, 10 mars 1779, p. 39.

24. *Ibid.*, 17 mars 1779, p. 42.

que je suis pour le moins autant votre ami que lui; peut-être me voyez-vous, & conversez-vous avec moi plus souvent qu'avec lui²⁵. » Voilà qui suggère qu'*Adieu jusqu'au revoir* et *J'entre en lice moi* sont la même personne, ce qui impliquerait que Valentin Jautard = *Adieu jusqu'au revoir* = *J'entre en lice moi*.

On voit le jeu: *Adieu jusqu'au revoir* cherche à savoir qui est *J'entre en lice moi*, qui est en réalité lui-même. Ce subterfuge non seulement sert à brouiller les pistes et à créer l'impression d'une correspondance nombreuse, mais il permet aussi à Jautard de se blâmer, de se féliciter et de se rétracter selon les besoins du moment, c'est-à-dire de contrôler en somme le discours polémique comme bon lui semble. *Le Spectateur tranquille* n'a-t-il pas recours à ce même procédé, lorsqu'il écrit, le 24 février 1779, vouloir se réfugier dans le silence? On peut soupçonner que c'est le même *Spectateur tranquille*, mais sous la signature cette fois de *M. S.* qui, deux semaines plus tard, déplore cette décision: «Je ne puis, Monsieur, vous dissimuler le chagrin que j'ai de voir *Le Spectateur tranquille* résolu de ne plus écrire». Le 3 mars 1779, *L'Ingénu* était intervenu à ce même propos, en s'adressant au *Spectateur tranquille*: «Je ne saurais vous cacher le déplaisir que je ressens depuis avant hier en pensant que vous êtes dans le dessein de ne plus écrire dans la *Gazette littéraire*». Or, contrairement à *M. S.* vers lequel on ne peut que diriger des soupçons, nous savons, puisque *Le Spectateur tranquille* l'avoue lui-même, le 24 mars 1779, qu'il est aussi *L'Ingénu*. Voilà qui est clair: c'est Jautard lui-même qui, empruntant la plume de *L'Ingénu*, déplore que *Le Spectateur tranquille*, c'est-à-dire à nouveau lui-même, n'écrive plus. Nous voilà, bien sûr, en plein «procédé littéraire».

L'échange, qui se situe autour du mois de mars 1779, donne une idée juste de cette constellation de pseudonymes qui renvoient à Jautard. Le 10 mars, *Adieu jusqu'au revoir* cherche à connaître l'identité de *J'entre en lice moi*; le 24 mars, *J'entre en lice moi* écrit à *L'Ingénu* au sujet des Muses; le même jour, *Adieu jusqu'au revoir* attaque *J'entre en lice moi* et *M. S.* suggère que l'on protège l'anonymat de tous ces auteurs. Enfin, un nouveau venu, *Le Turbulant*, s'en prend à *J'entre en lice moi*, le 14 avril. Tous ces pseudonymes cachent cependant le même homme: Valentin Jautard, y compris celui du *Turbulent*, ainsi qu'il nous l'apprend, le 14 avril: «Vous faites tant tous ensemble qu'enfin, au lieu de signer *Le Spectateur tranquille*, vous m'obligez de signer et d'être TURBULANT».

25. *Ibid.*, 24 mars 1779, p. 45.

Ces quelques exemples, et il serait facile d'en citer d'autres, suffisent à établir un constat : la *Gazette littéraire*, premier journal entièrement francophone au pays, représente une mécanique ingénieuse et d'une grande complexité mise en mouvement par un très petit nombre de personnes, Mesplet et Jautard notamment, qui, grâce à un jeu subtil de pseudonymes, ont construit un réseau imaginaire permettant au journal de réaliser en partie son projet essentiel, à savoir répandre l'esprit des Lumières grâce à la discussion dans l'autorégulation.

La philosophie des Lumières prône la liberté de pensée et la libre discussion. À partir du principe selon lequel la vérité est plus à construire par le dialogue que déterminée par la Révélation, elle postule un nouvel ordre des choses, où les idées ont valeur d'échange. Contrairement à son confrère de Québec qui sert essentiellement de relais au gouvernement de la colonie et à la presse étrangère, d'où il extrait la majorité des textes qu'il publie, Mesplet, lorsqu'il lance son journal, feint de miser sur la production locale. Il invite les «jeunes gens qui avancent dans la Carrière du Sçavoir» à «essayer leur génie» en lui communiquant «leurs Productions sans être connus²⁶». La prompte réponse du *Jeune Canadien patriote*, le 17 juin 1778, à supposer qu'elle est authentique et justement attribuée au «jeune Panet» de Québec, le surprie sans doute et fort agréablement, car elle allait tout à fait dans son sens.

On sçait, observait ce correspondant, dans quel engourdissement les Sciences ont toujours été & sont encore dans cette Province, à l'exception de quelques individus venus d'Europe, & d'un petit nombre de Jeunes Gens que l'on a poussé [*sic*] aux Etudes; le reste des Canadiens vit dans l'ignorance des Belles Lettres, encore de ce peu que je viens d'excepter, combien y en a-t-il qui en connoissent la délicatesse? Ce n'est point aux Ecoles que l'on acquiert le bon goût, c'est dans un commerce libre de Sentiments.

Voilà qui venait confirmer ce que Mesplet savait d'ores et déjà, ne serait-ce que pour s'être entretenu à l'occasion avec quelques étudiants du collège voisin : peu d'esprits canadiens étaient en mesure d'incarner la philosophie dont il se voulait le zélé promoteur, encore moins à l'exprimer par la plume dans un journal où primerait un dialogue orienté. Comment aurait-il pu compter sur leur collaboration effective pour remplir les quatre pages hebdomadaires de la *Gazette littéraire*? Il lui fallait donc de toute évidence prévoir une stratégie qui lui permettrait de s'acquitter de la mission qu'il s'était confiée. N'avait-il pas lui-même constaté dans son adresse aux citoyens de Montréal, le 3 juin 1778, la pauvreté de la vie intellectuelle de la province qu'il habitait?

26. «Aux Citoyens», *ibid.*, 3 juin 1778, p. 1.

[...] on peut dire en général, écrit-il, que ses ports ne furent ouverts qu'au commerce des choses qui tendent à la satisfaction des sens. Vit-on jamais, & existe-t-il encore une Bibliothèque ou même le débris d'une Bibliothèque qui puisse être regardé comme un monument, non d'une science profonde, mais de l'envie & du désir de savoir. Vous conviendrez, Messieurs, que jusqu'à présent la plus grande partie se sont renfermés dans une sphère bien étroite; ce n'est pas faute de disposition ou de bonne volonté d'acquérir des connoissances, mais faute d'occasion. Sous le règne précédent vous n'étiez en partie occupés que des troubles qui agitoient votre Province, vous ne receviez de l'Europe que ce qui pouvoir satisfaire vos intérêts ou votre ambition, vous ignoriez qu'il étoit possible d'être Grand [sic] sans richesse, & que la Science tenoit lieu de biens & d'honneurs: sous le règne présent vous n'avez point changé d'objet, il ne vous en a point été offert d'autre.

C'est précisément cet autre objet que Mesplet ambitionne de révéler aux Canadiens, ce qui ne manque pas de réjouir *L'Ami des sciences*, qui s'empresse de le remercier, dès le second numéro de la *Gazette littéraire*, le 10 juin 1778, de son zèle à promouvoir la littérature, «négligée jusqu'à alors [sic] dans notre Ville». «C'est le moyen infaillible de former le Citoyen, insiste-t-il, de piquer l'émulation du Maître & d'encourager le Disciple, de voir enfin l'ignorance anéantie, & la grossièreté disparaître.» Voilà en somme un résumé du programme de Mesplet, qui vise essentiellement à instruire les Canadiens, à les éclairer plus précisément. C'est également ce que préconise la première intervention du *Spectateur tranquille*, le 10 juin 1778, intervention qui, la semaine suivante, suscite le commentaire de *Lui seul*, dans lequel ce dernier met une première fois en cause l'enseignement en vigueur au pays en le comparant au modèle européen:

Là dès l'âge de douze ans, un jeune homme étudie les principes de sa Langue, & travaille pour l'apprendre. Ici à trente & quarante ans on ne parle pas Français, par conséquent on ne peut l'écrire; il y a plus, on ne sait pas lire; car je n'appelle pas lire assembler les syllabes & en former des mots: on leur apprend à lire tant en Langue Latine qu'en Langue Française.— Ici la Langue Latine est, pour ainsi dire, la seule qu'ils lisent, & formés sur ces principes, ils sont obligés de faire une nouvelle étude pour lire leur Langue naturelle; aussi arrive-t-il qu'à l'âge de dix-huit ans, tel qui lit le Latin sans hésiter, a de la peine à assembler les syllabes dans la Langue Française. Que fait-on dès qu'un enfant sait seulement assembler les mots dans les deux Langues, & en tracer imparfaitement les Caractères, on l'envoie au Collège non pour apprendre sa Langue naturelle, mais une Langue étrangère, & presque inutile dans ce pays, jusqu'à ce qu'il prenne envie à quelqu'un de devenir Sçavant²⁷.

27. *Ibid.*, 17 juin 1778, p. 10.

La lettre d'encouragement que *Le Spectateur tranquille* adresse au *Jeune Canadien patriote*, le 24 juin 1778, aborde incidemment le même thème que celle de *Lui seul* et d'une manière à laisser pressentir leur proche parenté. «Je suis certain, écrit *Le Spectateur tranquille*, qui tout en se défendant d'être critique corrige la lettre de son interlocuteur, que si vous la traduisiez en Langue Latine, vous ne feriez, ni Barbarismes, ni Solécismes, & que vous ne manquerez pas à l'Orthographe; donnez-vous la peine de lire & relire, vous trouverez que vous ne parlez ni écrivez Français; Cependant je crois que vous parlez et écrivez Latin ...». Et *Le Spectateur tranquille*, qui jouera dorénavant le rôle de critique permanent de la *Gazette littéraire*, d'ajouter:

Je ne mets devant vos yeux que cette petite partie de vos fautes, & seulement pour vous les faire connoître. Soyez vous-même votre Critique, je vous abandonne ce soin. L'aveu que vous faites de votre peu de capacité me donne de vous une idée très-avantageuse. Si les jeunes gens de votre âge se dépouilloient comme vous d'une grande partie de l'amour propre (car il en faut un peu) qui est l'écueil où se brisent, l'abîme où s'engloutissent, s'anéantissent même, toutes les facultés d'esprit du Canadien; vous verriez sous peu le Commerce Littéraire plus instructif pour la Jeunesse que les Écoles du pays. ...

S'adressant ensuite à *Lui seul*, pseudonyme qui est aussi fort probablement le sien, *Le Spectateur tranquille*, dans une autre lettre publiée dans cette même livraison du 24 juin 1778, lui fait part d'un projet visant à «engager la Jeunesse à étudier sa Langue: établissant dans le Collège [*sic*] de Montréal une classe, où deux fois la semaine il sera donné des instructions sur la Langue Française & l'Orthographe, qu'il soit libre à un chacun d'y assister & de donner son avis, (raisonné) & le plus souvent par écrit. *Gradatim* on parviendra au point que vous vous proposez, nous parlerons & écrirons Français.» En guise de conclusion, *Le Spectateur tranquille* cite les propos que lui aurait tenus un «jeune Écolier qui a du bon sens»:

Nous sommes restraints à lire nos Rudimens & nos Dictionnaires qui ne nous montrent que le Latin, on ne corrige jamais nos fautes en Français, nous ne sommes occupés que des Auteurs Latins & de leur Orthographe; aucun de nous ne connoît *Restaut, Danet pour la Langue Française, le Roi, Voltaire, les décisions de l'Académie*, on nous montre à composer des Vers en Latin, mais nous ne connoissons point les principes de la Prose Française.

On le constate: d'un numéro à l'autre, la cible visée est de plus en plus clairement identifiée. À peine voilée, la critique que la *Gazette littéraire* faisait de l'enseignement du Collège de Montréal, auquel elle prétendait lui substituer avantageusement le sien, était certainement susceptible d'agacer les autorités cléricales. Mesplet en est conscient et

c'est pourquoi il prend garde de ne point attaquer de front ces dernières, qui avaient du reste été les premiers clients de son imprimerie, encore qu'il conteste leur monopole de la diffusion du savoir. Il est donc légitime d'imaginer qu'après en avoir discuté avec Jautard, il s'entendit avec lui pour construire sciemment son journal comme on construit une œuvre de fiction, en attribuant des rôles assumés par des pseudonymes, ce qui lui permettrait d'assurer la publication hebdomadaire du journal, tout en y insérant à l'occasion la lettre que lui aurait fait tenir un correspondant authentique. En s'en prenant dans le tout premier numéro de la *Gazette littéraire* aux auteurs anonymes qui avaient publié des articles « Sur les modes présentes » et « Sur les modes des tems » dans *La Gazette de Québec* du 8 janvier 1778 et du 14 mai 1778, Mesplet, sous le pseudonyme d'*Un Ami du vrai*, donna vraisemblablement le ton, car qui d'autre que lui aurait pu adresser une lettre à son journal avant que ne parût ce premier numéro. Seule pareille stratégie, qui n'aurait certes pas déplu à leur idole Voltaire, lui-même fort habile dans l'usage des subterfuges du genre, était de nature à laisser entrevoir aux deux hommes la possibilité de susciter un débat d'idées continu sous le couvert de la tolérance et d'une ouverture au pluralisme. Cette ruse, qui permettait à Mesplet et à Jautard de construire une dialectique du pour et du contre, nécessitait cependant une certaine autorégulation pour atteindre son but et assurer le triomphe de leurs idées, ainsi que l'illustre éloquemment l'issue de la polémique qui mit aux prises *Moi*, *Un* et *Le Spectateur tranquille* au sujet des avantages de l'instruction²⁸, de même que celle qui se développa autour de Voltaire.

Mesplet avait vraisemblablement sous-estimé la réaction des autorités du Collège de Montréal. Lorsqu'il se rendit compte, en août 1778, que celles-ci le surveillaient étroitement et tentaient de faire interdire son journal, dont la publication fut effectivement suspendue pendant une semaine, il feignit d'offrir amende honorable. Dès la reprise de la publication du journal, le 2 septembre 1778, *Le Spectateur tranquille* annonça du reste son intention de cesser sa collaboration, «quelqu'indiscret» l'ayant fait connaître. Il se tut pendant deux semaines. Par ailleurs, contrairement à son habitude, Mesplet commença alors à reproduire quelques pages cueillies dans des livres et des périodiques français, notamment une série de textes anti-voltairiens extraits du *Dictionnaire anti-philosophique* de Dom Louis-Mayeul Chaudon, ce qui apparemment n'eut point l'heur de plaire à *L'Homme sans préjugé*:

28. *Ibid.*, 1 juillet 1778, p. 20.

J'ignore, Monsieur, quelles sont les raisons pour lesquelles vous mettez au jour tout ce qui peut avoir été écrit au désavantage de l'illustre Voltaire, & que vous cachez avec autant de soin les productions qui vous ont été remises pour insérer dans votre Papier Périodique, & qui peuvent détruire les horreurs diffamant la mémoire du plus respectable de tous les Sçavants. Pourquoi cette prédilection? ne devez-vous pas donner place dans la Feuille à ce qui vous sera offert, pourvu que l'Etat & le Gouvernement n'ait pas sujet de s'en offenser. [...]

Je me suis aperçu de cette liberté indiscrete de conserver des originaux, vous ne les produisez qu'autant qu'ils s'accrochent à votre politique (politique mal entendue, qui ne peut que vous produire du désagrément.) Vous n'ignorez pas, ou ne devez pas ignorer, Monsieur, que vous devez plus au Public qu'à quelques particuliers; que votre Art est libre. (J'entends d'une liberté honnête & sociale) que vous ne devez faire aucune acception des personnes & des écrits; que tout ce qui ne sera pas contraire à l'honnêteté & aux bonnes mœurs en général doit être reçu sous la Presse. [...]

Quoiqu'il [sic] en soit, je n'entends point vous restreindre à ne parler qu'avec respect de Mr. de Voltaire; mais aussi j'ai droit d'exiger de vous que vous ne supprimiez point les originaux que vous seront remis, surtout ceux qui traiteront contre votre Critique. Ne vous attribuez pas le privilège exclusif de n'insérer que vos Productions, ou si vous vous êtes réservé ce droit, faites-le sçavoir; vous éviterez la peine de lire le Papier & celle de vous contredire.

De plus je me déciderai à envoyer mes Productions à Québec si dorénavant vous ne les insérez dans la Feuille²⁹.

L'astuce est facile à saisir : l'intervention de *L'Homme sans préjugé* donne à Mesplet, accusé d'être du côté des ennemis de Voltaire, l'occasion d'expliquer la situation délicate dans laquelle il se trouve : « Que vous ai-je fait pour exiger de moi que je travaille à mon détriment; m'estimeriez-vous assez peu pour m'obliger de courir à ma perte... L'Auteur n'étant point connu il est à l'abri des reproches ... L'Imprimeur sera donc la victime immolée au ressentiment³⁰. » Et d'expliquer à *L'Homme sans préjugé* qu'il ne peut « remplir la Feuille que de Production d'autrui ». « Le Pays est si stérile que je suis obligé d'emprunter dans les Livres les plus nouveaux... Quelques Jeunes Gens avoient donné, dans le principe, des ouvrages; mais le jeu Littéraire n'est pas de leur goût, aussi je ne vois plus rien de leur part. »

Après avoir ainsi réclamé leur indulgence, Mesplet, qui publie un texte sur la liberté de la presse dans la même livraison, peut ensuite

29. *Ibid.*, 14 octobre 1778, p. 73.

30. *Ibid.*, 21 octobre 1778, p. 77.

donner la parole aux avocats de Voltaire, notamment à *L. S. P. L. R. T.*, qui annonce l'existence d'une « Académie jusqu'à présent inconnue dans ce pays » et placée sous l'égide de l'auteur du *Dictionnaire philosophique*. Il est aussi à supposer qu'à partir de ce moment imprimeur et rédacteur se voient dans l'obligation d'intensifier leur production tant dans le but de neutraliser la campagne anti-voltairienne entreprise par *L'Anonyme* que dans celui d'assurer une matière suffisante au journal. Conscient du fait que « c'est une loi inviolable dans un Collège, qu'un Écolier ne doit rien produire en public sans que le Principal ou ses Préposés l'ayent inspecté, corrigé, augmenté & retranché³¹ », *Votre Ami* ne s'attend sûrement pas à ce que la *Gazette littéraire*, qui y a mauvaise réputation, reçoive une abondante correspondance du collègue voisin. En réalité, il n'était guère plus vraisemblable qu'un dialogue authentique s'instaurât entre la *Gazette littéraire* et le Collège de Montréal qu'entre un Voltaire et un abbé Nonotte, qui s'était donné la mission de relever ses « erreurs³² ». Dans un pareil débat, qui équivaut à un dialogue de sourds où chacun entend défendre résolument ses positions, l'enjeu n'est pas tant de convaincre l'interlocuteur que de le réduire au silence.

À partir du 9 décembre 1778, il est évident que Mesplet se sent de plus en plus menacé par les ennemis de son journal et qu'il craint que ceux-ci ne lui tendent un piège, ainsi que le fait effectivement le Père Well³³, de nature à lui attirer les foudres du gouverneur. Il n'entend pas pour autant renoncer à son projet de favoriser la diffusion des Lumières, projet que *Le Spectateur tranquille* appuie en relançant l'idée d'une académie, encore qu'il « n'ignore pas les difficultés qui se présentent tous les jours ».

Cet établissement, écrit-il, tout avantageux qu'il est pour la généralité, paroît préjudiciable en particulier; mais qu'importe, nous espérons avec la patience & la persévérance à venir à bout. Quand nous n'aurions que l'agrément d'avoir préparé le champ & jetté les semences, ce sera une grande satisfaction. On n'abat jamais un gros arbre d'un seul coup de hache³⁴.

Mesplet se hâte d'éliminer un premier obstacle, en annonçant à *L'Anonyme*, pseudonyme du père Well, qu'il lui refusera désormais l'hospitalité de la *Gazette littéraire*³⁵, ce qui ne l'empêche pas de

31. *Ibid.*, 4 novembre 1778, p. 85-86.

32. Abbé Nonotte, *Les Erreurs de Voltaire*, Lyon, Chez V. Reguilliat, libraire, 1770, 2 vol.

33. *Ibid.*, 9 décembre 1778, p. 104.

34. *Ibid.*, 16 décembre 1778, p. 109-110.

35. *Ibid.*, 23 décembre 1778, p. 112-113.

publier, pour le ridiculiser, son poème «Aux Gens sensés», le 6 janvier 1779. Il est remarquable que les quelques correspondants dont l'identité est connue, exception faite de Mesplet et de Jautard, c'est-à-dire *Le Canadien curieux* («le jeune Panet»), *L'Anonyme* (le père Bernard Well, s.j.) et les Écoliers du collège de Montréal, sont tous pris à partie et finalement écartés du journal, où devait pourtant primer le dialogue, dès le moment où leur opposition se révèle de plus en plus ferme et constante. Pour jouer pleinement son rôle de diffuseur des Lumières, Mesplet a besoin de contrôler à sa guise l'orientation des polémiques dont son journal est le truchement. Toute intervention extérieure qui ne va pas dans son sens risque, en se prolongeant, de l'entraîner finalement hors de sa voie en faisant pencher la balance en faveur de l'adversaire. N'est-ce pas précisément ce qui se serait produit si la critique anti-voltairienne de *L'Anonyme* avait fini par s'imposer dans la *Gazette littéraire* et si l'insistance du *Canadien curieux* avait révélé la supercherie de l'Académie de Montréal, voire un sentiment de mépris à l'endroit des Canadiens, que Jautard, qui les trouvait fâcheusement susceptibles, affichait parfois?

À peine serait-il exagéré d'avancer que la *Gazette littéraire* de Mesplet et Jautard représente la première œuvre de fiction de la littérature québécoise, en ce sens que sous le couvert d'un échange épistolaire, elle présente un contenu référentiel, mais où les instances d'énonciation se révèlent être souvent fictives. Dans cette fiction, dont la trame est essentiellement idéologique, la situation d'énonciation ressortit à la simulation.

La *Gazette littéraire* aurait pu s'intituler: *Dialogue sur les sciences, l'éducation et les arts*, par Valentin Jautard et Fleury Mesplet. C'est pourquoi, lorsque ces derniers furent emprisonnés et que la presse eut été réduite au silence à Montréal, toute l'effervescence intellectuelle qui s'y était manifestée pendant treize mois s'éteignit d'un seul coup. Comment expliquer ce silence soudain autrement qu'en constatant que *Le Spectateur tranquille*, *Adieu, Adieu jusqu'au revoir, j'entre en lice moi*, *L'Ingénu*, *L'Observateur*, *Le Turbulant*, *Votre ami* et de nombreux autres correspondants ont été jetés en prison en même temps que Jautard et Mesplet. Dans ce pays où régnait l'ignorance, selon l'expression du *Spectateur tranquille*, il n'y avait apparemment personne pour prendre la relève, ce qui laisse facilement supposer que cette effervescence intellectuelle dont les historiens littéraires se sont souvent réjouis n'est peut-être somme toute que le fruit d'une illusion, voire d'une fiction.

Certes, le mot fiction ne renvoie nullement ici au contenu des articles de la *Gazette littéraire*: ceux-ci évoquent un référent que

partagent les lecteurs du journal. La fiction est ailleurs, plus précisément dans la manœuvre narrative qui constitue une situation d'énonciation propre à lier les multiples articles dans une œuvre intransitive et autonome. Intransitive, parce que le déploiement des instances fictives d'énonciation finissent par se renvoyer les unes aux autres au moyen d'un réseau circulaire; autonome, en ce sens que la mise au jour de cette stratégie institue la «relation au lecteur en relation esthétique, où le sens est perçu comme inséparable de la forme³⁶».

La *Gazette littéraire* est une œuvre, parce que ses auteurs en assument la responsabilité esthétique fondée sur l'intentionnalité de leur acte de discours. Cette œuvre ressortit, par ailleurs, à la fiction, en ce qu'elle renvoie à l'un des régimes constitutifs du littéraire, la possibilité de séparation entre l'auteur et l'énonciateur, et par conséquent à la nature fictive de ce dernier.

Il y aurait donc lieu, à notre avis, de revoir le mode de lecture de la *Gazette littéraire* de Mesplet et de Jautard. Plutôt que de considérer celle-ci comme n'importe quel autre journal de l'époque, selon le mode exclusivement référentiel, il importe de prendre en compte ce discours considéré en lui-même où, pour parler à nouveau comme Genette, l'être du texte est distinct de son dire. La seule lecture référentielle ou dénotative permet à un Séraphin Marion de qualifier la *Gazette littéraire* de «berceau de la critique»; la lecture que nous proposons, qui met radicalement l'accent sur l'œuvre autonome et l'acte manipulateur, instaure une tout autre relation au lecteur.

36. Gérard Genette, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, 1991, p. 37. Notons que Genette qualifie de «diction» ce régime de fiction qui s'attache davantage aux caractéristiques formelles qu'au caractère imaginaire de son objet. Nous engageur ici, cependant, à déterminer si la *Gazette littéraire* est fiction ou diction, et plus particulièrement à analyser le rapport entre ces deux régimes de littéarité, dépasse le cadre de notre propos.

Appendice

Tableau des pseudonymes de la *Gazette littéraire*

J. = Jautard; M. = Mesplet; P. = «le jeune Panet»; W. = Bernard Well;
? = doute raisonnable

Absolu sans revenu (L')	1 texte	J.?
Adieu	2 textes	J.
Adieu jusqu'au revoir	2 textes	J.
Adieu la cloche sonne	1 texte	
Ambitieux (L')	2 textes	
Ami des beaux arts (L')	1 texte	
Ami des hommes (L')	1 texte	
Ami des sciences (L')	3 textes	
Ami du Canadien curieux	1 texte	
Ami du Président (L')	1 texte	
Ami du vrai (L')	1 texte	M.?
Angélique	1 texte	
Anonyme (L')	11 textes	W.
B. P.	1 texte	
Beau sexe (Le)	1 texte	
Bon conseil (Le)	2 textes	
Bon jour	1 texte	
C'est ma foi vrai	1 texte	
Canadien curieux (Le)	14 textes	P.
Cela prendra couleur	1 texte	
Curieux honnête (Le)	1 texte	
D. C.	1 texte	
D. L.	1 texte	
Discret (Le)	1 texte	M.
Émule des sciences réformé	2 textes	
Esprit de contradiction (L')	1 texte	
Etranger compatissant (L')	4 textes	M.?
Félicité canadienne	2 textes	
Français habitant (Le)	1 texte	
Hardi (Le)	1 texte	J.?
Henriette, canadienne	1 texte	
Homme du Jour (L')	1 texte	
Homme sans préjugés (L')	2 textes	
Homme (L')	1 texte	J.
Impatient	1 texte	M.
Imprimeur (L')		M.
Ingénu (L')	6 textes	J.
J'ai perdu	1 texte	
J'entre en lice moi	7 textes	J.
J. M.	1 texte	
Je suis en lice moi	3 textes	J.?
Je veux entrer en lice moi	4 textes	J.

Le Jeune Canadien patriote	1 texte	P.
Le Jeune Montréaliste canadien	1 texte	
L. E. C.	1 texte	
L. M. des S. R.	1 texte	
L. S.	1 texte	J.?
L. S. P L. R. T.	4 textes	J.
L. S. P. S. L.	1 texte	J.?
L. S. P. T. S.	1 texte	J.?
Lui seul	2 textes	J.?
M. S.	7 textes	J.?
Mauvaise humeur	1 texte	M.
Moi	1 texte	
Moi un	2 textes	
Nouvel ami des sciences (Le)	3 textes	
Observateur (L')	6 textes	M.
Oh! le vilain jour	1 texte	J.?
Oh! qu'il fait chaud	1 texte	J.
Pacifique (Le)	1 texte	
Philos	1 texte	
Plaisant (Le)	1 texte	
Portez-vous bien	1 texte	
Protée moderne (Le)	1 texte	
Prudent (Le)	1 texte	
R. D.	1 texte	
Sans dessein	1 texte	
Saterique (Le)	1 texte	
Sincère (Le)	1 texte	J.?
Sophos	1 texte	
Spectateur tranquille (Le)	46 textes	J.
Trois amis (Les)	1 texte	
Turbulant (Le)	1 texte	J.
Turbulent (Le)	1 texte	J.?
Un sincère admirateur	1 texte	
V.	1 texte	
V. J. R. D.	1 texte	J.
Velcrioul	1 texte	
Votre ami	6 textes	M.
Votre serviteur	2 textes	
Vous	1 texte	
Vrai ami du vrai (Le)	3 textes	M.?
Vrai citoyen (Le)	1 texte	



C. Hullmandel et C. Hamburger (Londres, Angleterre), publié par Adolphe Bourne (Montréal), *Portrait de l'honorable Denis-Benjamin Viger*, février 1832, lithographie, 33,5 x 27,3 cm, Montréal, musée David M.-Stewart (970-759-1). Denis-Benjamin Viger (1774)-1861), journaliste, essayiste et parlementaire. Fondateur du *Spectateur* et propriétaire de *L'Aurore des Canada*, il est le cousin de Jacques Viger (auteur de la fameuse *Saberdache* où sont consignés nombre des premiers textes littéraires de la «Génération de la Conquête»).